

Revue des sciences politiques
/ publiée avec la
collaboration des professeurs
et des anciens élèves de
l'École libre des [...]

École libre des sciences politiques (Paris). Auteur du texte. Revue des sciences politiques / publiée avec la collaboration des professeurs et des anciens élèves de l'École libre des sciences politiques. 1926.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LA TACHE DE TAZA ET L'ACTION MILITAIRE DE LA FRANCE AU MAROC¹

II

Si l'action par laquelle s'est effacée la Tache de Taza se restreignait à la seule forme d'activité qu'implique pour nous le mot militaire, c'est-à-dire aux seuls faits de lutte violente, de guerre, on devrait se borner à rappeler les campagnes, à fixer l'itinéraire des colonnés, à décrire les combats.

Cet exposé, malgré sa richesse en traits d'héroïsme individuels et collectifs, n'échapperait pas au reproche de monotonie : préparation des mouvements, combats dans des sites extrêmement tourmentés, jonctions opérées, construction de nouveaux postes. Le lecteur conserverait un souvenir d'action brutale de part et d'autre; il ne saisirait ni les raisons de ces mouvements, ni leur véritable caractère, celui des opérations coloniales qui sont non pas destructrices, mais créatrices; il ne manquerait pas d'être frappé du rythme disloqué de ces épisodes, attribuant à la lenteur ou à la précipitation de telles ou telles avances d'inexactes causes et séparant les périodes en années paresseuses ou actives pour des raisons dont il chercherait bien loin du Maroc souvent les origines. Il pourrait sans méprise en une seule occurrence justifier cette hypothèse : les années 1924-1925 ont marqué un temps d'arrêt dans la pacification de la Tache de Taza pour une raison étrangère à cette région même, on serait presque tenté d'écrire étrangère au Maroc : l'insurrection rifaine.

Dans ce résumé de la conquête moghrébine, il faut bien mentionner la tentative d'Abd el Kerim; pourtant, la lutte angoissante qui s'est déroulée dans le Rif, si elle est bien spécifiquement marocaine par certains de ces aspects (elle prend place dans le

1. Voir la première partie dans le numéro de juillet-septembre.

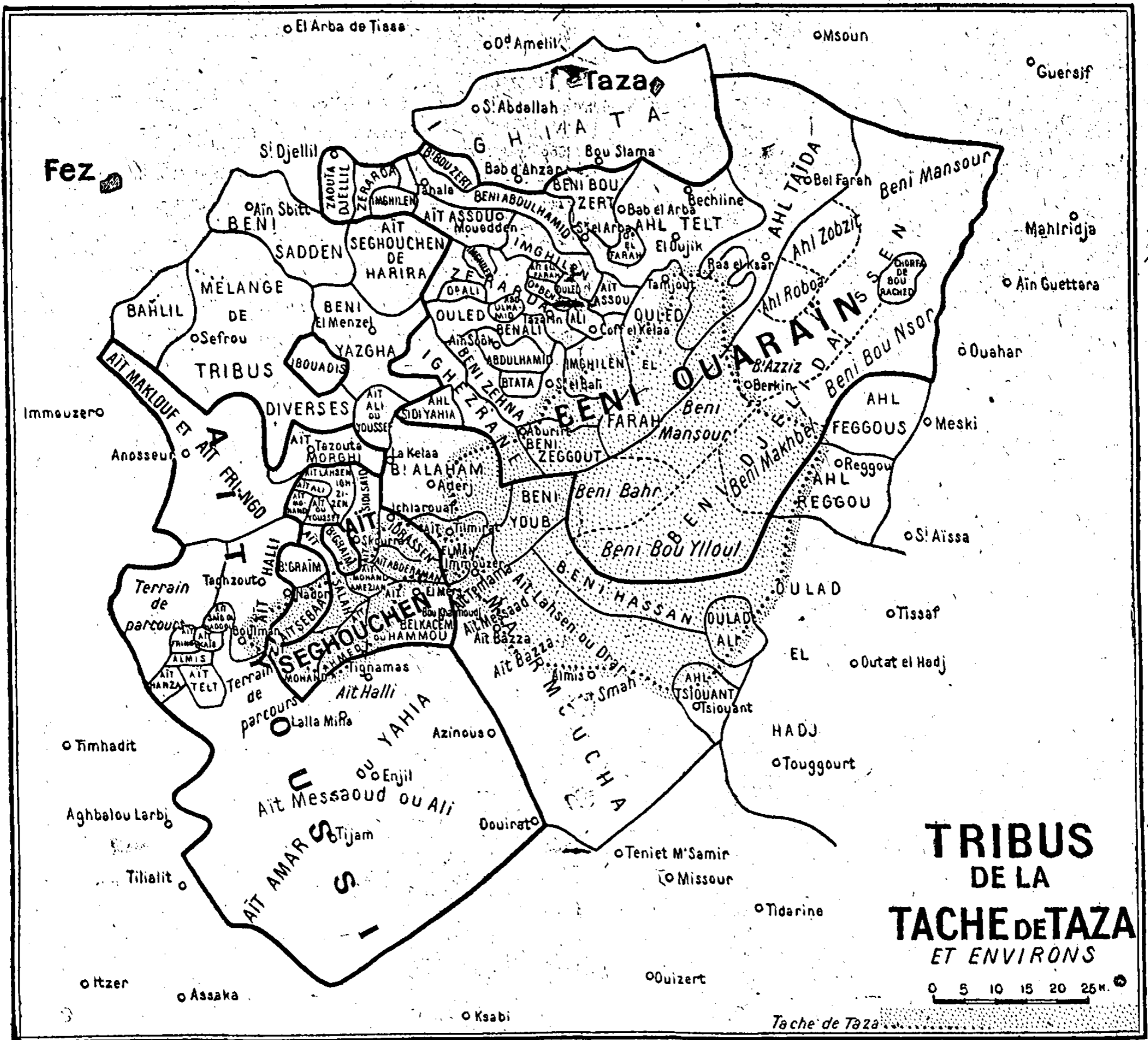
trop riche catalogue des soulèvements roguistes) est extra-marocaine par l'internationalisation que lui ont fait subir les menées, ourdies en Europe, en Asie, en Amérique, des groupements anti-français et la tentative, en France même, de transformer une question coloniale en tremplin de politique intérieure, effectuée par les communistes. La lutte rifaine, si elle justifie par préterition l'appréhension de qui craignait, depuis Algésiras, la dualité de direction franco-espagnole imposée par des convenances diplomatiques inévitables à l'unité marocaine, apparaît dans l'ensemble de la conquête, comme un sanglant hors-d'œuvre sur lequel il est inutile de s'appesantir puisque les procédés essayés au Rif ont été appliqués, à certaines imperfections près, dans la Tache et que nous y retrouverons tout ce qu'il y avait de spécifiquement marocain dans le soulèvement rifain.

Aussi bien en revenant à l'objet même de cet exposé doit-on rappeler que « le meilleur moyen pour arriver à la pacification est d'employer l'action combinée de la force et de la politique; celle-ci de beaucoup la plus importante ». Ces principes, formulés par Gallieni en 1898, sont à la base de la méthode adoptée au Maroc et particulièrement dans la Tache de Taza; l'action militaire y fut employée seulement comme ultima ratio, lorsque l'action politique donnait des résultats insuffisants, ce qui explique le rythme désordonné de la progression, simple apparence vite dissipée pour qui regarde le cadre des événements et les acteurs : les dissidents comme nos soldats.

DE QUOI ÉTAIT FAITE LA TACHE DE TAZA.

Le milieu hamain est fort homogène; les tribus, malgré leur éparpillement politique et leurs divergences sociales appartenant à la race berbère (Brabers dans le Moyen Atlas, Chleuhs dans le Haut Atlas); le milieu géographique présente par contre une variété extrême. A la place d'un exposé général forcément très superficiel, mieux vaut par quelques exemples concrets préciser les aspects du paysage, les caractéristiques des hommes, les formes les plus typiques de notre action.

A l'est, face à Oulad el Hadj, la rive gauche de la Moulouya



Les trois confédérations importantes Ait Youssy, Beni Quarain et Ait Tserrouchen se fractionnent en un nombre de tribus considérable. On peut se rendre compte des difficultés de conduire en présence d'individus et d'intérêts si divers une politique cohérente. Les principes prédominants apparaissent dans le grisé qui marque la zone encore dissidente en décembre 1925. D'une part la pénétration s'arrête presque partout à la limite politique du territoire des tribus. D'autre part, chacune des confédérations ou groupements est entamée : premier travail de séparation et de désagrégation des blocs.

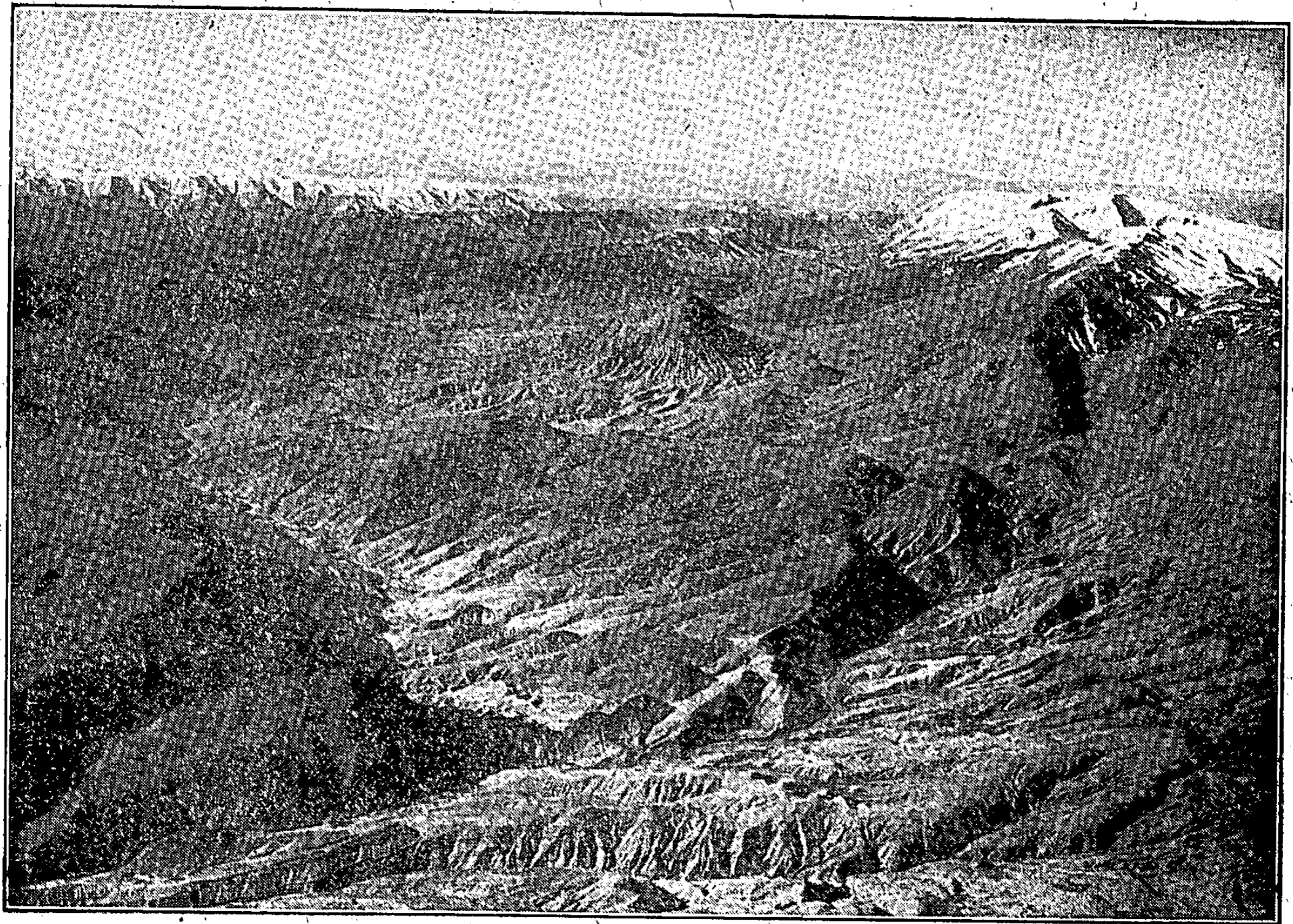
élève doucement ses terrains de cultures pendant une quinzaine de kilomètres, puis brusquement se dresse comme un mur à pic la falaise du Moyen Atlas dominée par les 3,000 mètres du Djebel Reggou. A l'ouest l'ensemble zaïan à la fois rude et sévère sur les sommets et dans les portions découvertes, frais, ombreux et boisé dans les vallées profondes ou sur les montagnes formées de roches retenant l'eau, apparaît comme un degré de « cet escalier colossal dont les quatre marches : plateau, pré-Atlas, Moyen Atlas, Grand Atlas, gravissent la hauteur séparant la plaine littorale du Maroc des hauts sommets de la grande montagne qui forme comme la dorsale de l'Afrique Mineure¹ ». Le pays Ichkern se présente « sous la forme d'un vaste plateau accidenté; en partie couvert de forêts, légèrement incliné du sud au nord, puis tombant brusquement sur la plaine du Serou par un talus à pentes raidées de 500 mètres de hauteur. Deux coupures profondes dont le profil en V se voit nettement, abritent des cultures, des groupes de mechtas, de petits bois d'oliviers; ce sont les chemins d'accès du plateau² ». A l'est, suivant l'orientation du massif du Tichoucht, « les plateaux d'Ari et de Meskedal constituent une région chaotique, tourmentée, formidable témoin d'affaissements massifs, de cassures gigantesques et d'érosion séculaire, compartimentent dans des zones d'accès très difficile tout un réseau d'oueds au cours alternativement dessiné en poches de terrains cultivables et en gorges abruptes. Puis en montant toujours, la région s'enserme vers le nord-est entre les deux puissantes barrières neigeuses du Bou Iblane et du Reggou, et, pour franchir la grande bretelle de raccord de ces deux principales chaînes du Moyen Atlas, elle s'élève jusqu'aux hauts cols de Tamalout, Tadount, Tassedment et Tafiant, zone limite de partage des eaux des bassins de l'Atlantique et de la Méditerranée³. »

Plus au nord « le plateau de Tadout dont le rebord septentrional domine la vallée de Skourra par un à-pic d'une centaine de mètres

1. D^r P. Russo, *Le pays de Khenifra et le Zaïan méridional*, in *Afrique Française*, 1921, *Renseignements coloniaux*, n° 7.

2. Lieutenant Kasdir, *Les opérations du groupe mobile du Tadla en 1922*. *Id.*, 1923, *Renseignements coloniaux*, n° 5.

3. Général Poeymireau, *Rapport sur les opérations d'ensemble de 1923*, *Ibid.*, n° 10.



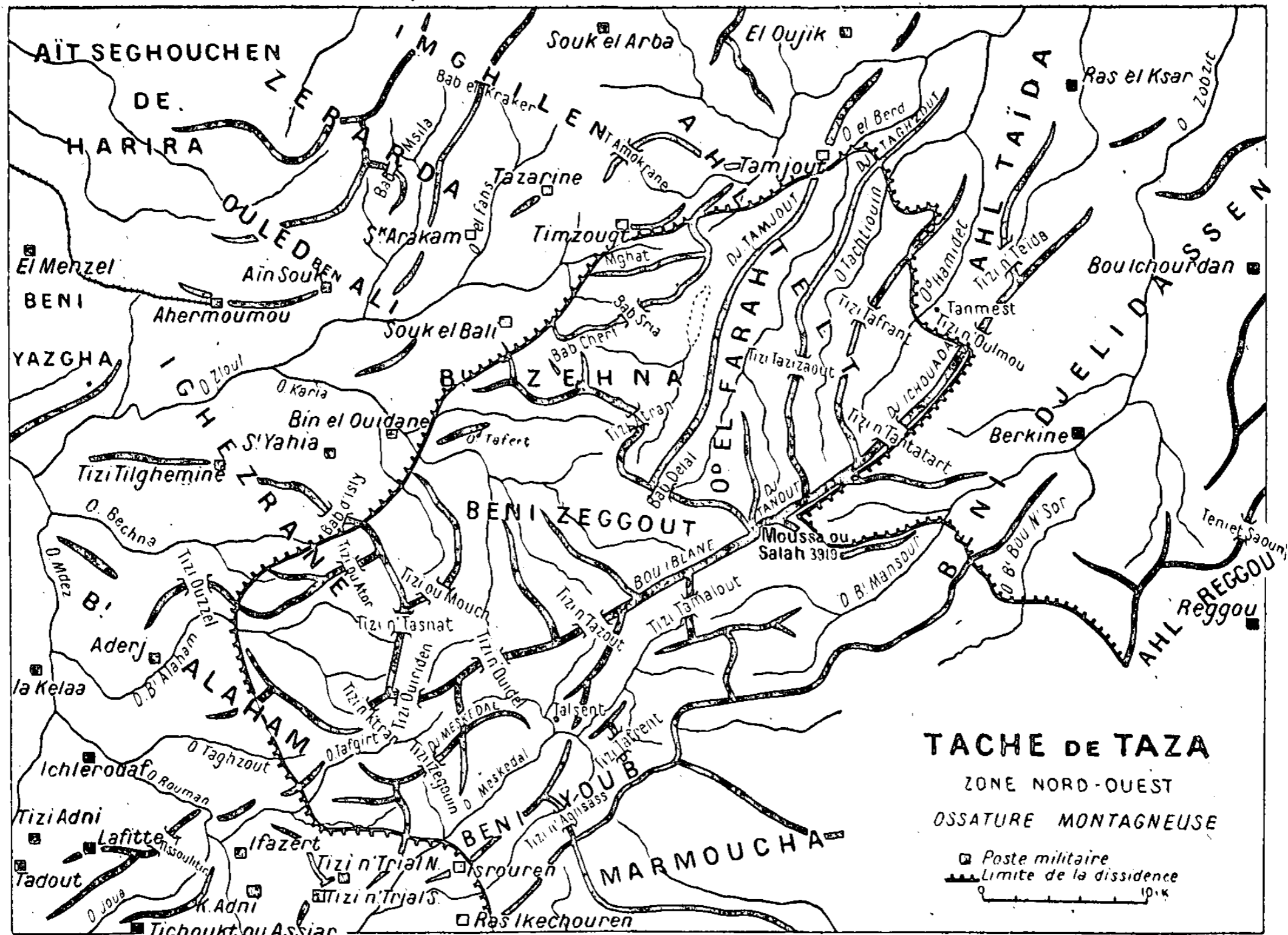
Le Plateau d'Ari, dans la Tache de Taza.

Photographie prise en avion. Type de paysage caractéristique : au pied des crêtes maîtresses (Bou Iblan, Reggou) couvertes de neige, une région relativement plate, entaillée par l'érosion fluviale, coupée par les vallées très encaissées des oueds, constitue pour les tribus un habitat protégé où elles peuvent se réfugier et vivre de leurs cultures et de leur élevage.

environ, couvert de cultures, possédant de l'eau en abondance, portant de hautes kasbahs, se rattache à la masse principale du Tichoukt par sa partie sud-est. Cette région n'est en venant de la vallée du Gigou accessible que par deux seuils l'un au sud-ouest, partant de la région insoumise au sud de Skourra, l'autre au sud-est, relativement proche et facile à atteindre en partant de la région de Tizi Adni. L'ensemble de la région est très boisé et commandé par de nombreuses hauteurs qui prolongent au sud-est le plateau de Tadout¹. »

Ces quelques « croquis » empruntés aux exécutants, caractérisent avec la variété et la rudesse du terrain, les conditions de la résistance. En effet les contreforts se détachant de l'arête principale enserrant des vallées étroites qui parfois s'élargissent en bassins séparés par des gorges profondes. Dans ces bassins abrités des vents froids et où la neige ne persiste à aucune époque de l'année se rencontrent des îlots de peuplement avec leurs cultures et leurs jardins. Jusqu'au cœur du massif prospèrent l'olivier et certains arbres fruitiers. Le versant atlantique et le versant méditerranéen sont séparés par des plateaux de parcours relativement aisé, renfermant quelquefois des pâturages d'été abondants, des sources; balayés l'hiver par les vents froids et fréquemment recouvert de neige, ils sont d'un séjour trop pénible pour les troupeaux qui s'abritent dans les vallées ou transhument. De cette disposition résulte un compartimentage de la zone montagneuse très sensible à l'observation dès qu'on a pu s'approcher du cœur des massifs. C'est ainsi que le gros de la Tache de Taza est divisé par la longue arête de Bou Iblane-Moussa ou Salah-Tanout-Ichouadda d'une part, par les seuils de Tamtroucht et de Meskedal d'autre part en régions nettement individualisées et qui ne cessent jamais d'être habitées. Des tribus entières y demeurent (cuvette du Tamghlilt) ou y sont représentées par un rameau qui y était fixé avant même notre installation dans la région (compartiment du Tankrarant). Notre avance a pu accroître l'importance de certains noyaux de population, elle ne les a pas créés; aussi l'occupation des vallées des oueds importants et de leurs tributaires ne suffit-elle pas à pro-

1. *Ibid.*



La disposition du relief fait apparaître les raisons du compartimentage des tribus qui occupent chacune une ou plusieurs des vallées dans lesquelles de très rares cols donnent accès. Le poste d'Aderj offre un bon exemple de position verrou au débouché de l'oued des Beni Alaham de même que les postes qui occupent les cols (Tizi n'Trial, Tizi Adni, etc.).

voquer la pacification totale; celle-ci sera obtenue par la prise de possession des seuils, qui permet de réduire les uns après les autres ces compartiments géographiques et les groupements ethniques qu'ils abritent. Avant d'indiquer quelles influences politiques s'exercent sur ces derniers, notons qu'ils subissent l'action du surpeuplement et de la transhumance. En haute montagne, le cycle saisonnier ne joue plus seulement pour rythmer, comme il a été dit, les opérations guerrières, il influence les relations politiques. En hiver, les différentes fractions, les spécialistes l'ont noté, ont des intérêts divergents. En effet, elles s'orientent alors vers les régions basses, correspondant à chacune des vallées qui rayonnent autour du massif central; elles se trouvent divisées et amenées à notre contact avec leurs troupeaux. Pendant la belle saison au contraire, toutes ces tribus sont réunies au centre du massif. Elles se sentent alors en force et sont éloignées de nous, conditions des plus défavorables pour notre travail politique.

D'autre part, les tribus sont retenues en dissidence par leurs chefs politiques ou religieux qui craignent de perdre en venant vers nous prestige et prébendes, et par les menées de certains réfugiés indigènes étrangers à la tribu qui sont bien souvent de simples criminels de droit commun, assassins ou voleurs contumaces fuyant devant le châtement que nous leur réservons. La présence de ces agitateurs se fait de plus en plus lourde pour les fractions qui vivent péniblement déjà sur un territoire chaque jour plus restreint, et si elle maintient l'esprit de résistance, ajoute aux causes de discorde intestines nées de l'enchevêtrement effroyable des terres de chaque tribu. A ce sujet, certains perturbateurs en mal d'arguments ont vitupéré à grand fracas contre la tournure économique prise souvent par la guerre marocaine; on a imputé à crime de lèse-humanité cette modalité de notre action qui tend à assurer l'épanouissement du Maroc par l'instauration de l'ordre. Les habitudes locales sont exactement contraires; le folklore berbère en contient maints aveux¹. Tous les efforts dépensés de part et

1. Dans le *Bulletin de la Société Géographique du Maroc*, n° 9, M. Ben-Daoud, auteur d'un article sur le *Pays Zaïân* a recueilli parmi les prophéties locales attribuées à Sidi Bou Bekeur, ancêtre d'Amaouch, cette phrase caractéristique : « O Loup de ce pays (Moha ou Hammou) le chasseur (français) est tombé sur toi, O Toi qui mangeais les moutons du monde (ses sujets qu'il dépouillait) ».

d'autres dans la Tache de Taza, comme dans tout le Maroc d'ailleurs, se résument dans la lutte entre des Berbères qui veulent continuer à piller les tribus dont notre paix assure le mieux-être et nous qui voulons substituer au pillage, mode de ravitaillement traditionnel, le développement des ressources locales.

Ces intentions réciproques apparaissent à chaque moment dans les faits et dans les mots. Outre les éléments empruntés au vocabulaire militaire, ligne de rocade, courtine, etc., on en rencontre d'autres faisant image (tache), ou qui objectivent très heureusement la réalité : établissement d'une *palissade* continue en bordure des zones dissidentes pour que la sécurité de la zone soumise et sa prospérité économique soient sauvegardées; occupations de positions *verrous* en des endroits choisis de cette palissade qui, tout en assurant son étanchéité, puissent à l'occasion donner passage à des soumissions ou servir de point de départ à des pénétrations. C'est au reste la tactique traditionnelle des sultans¹. Chaque progression a pour corollaire la remise en exploitation de terres restées longtemps en friche à cause de l'insécurité et

Sans vouloir tenter même une esquisse bibliographique du sujet, traité dans cet article, ni même renvoyer aux études spéciales, publiées depuis plusieurs années dans les Bulletins du Comité de l'Afrique Française, de la Société de Géographie du Maroc, Hespéris, etc., le lecteur désireux de prendre contact sans fatigue avec les Berbères pourra lire utilement les romans de M. Le Glay, notamment *Itto* qui, sous une forme palpitante, contiennent les renseignements les plus exacts sur le pays, ses habitants et sur l'histoire de notre pénétration.

1. Un passage, entre bien d'autres, des historiens moghrébins est à citer tant il est d'actualité. On y retrouve les noms de lieu, de tribus, le scénario même de la pacification que la France a réédité hier : « Le sultan Moulay Ismaël entreprit en 1096 (1684) une campagne sur la Moulouïa, mais à peine était-il campé à Safrou que les tribus berbères s'enfuirent dans les montagnes inaccessibles. Ces tribus comprenaient les Yousi, les Choghr, les Chendi, les Selim, les Ayyoub, les Allahoum, les Quadem, les Hayoun et les Makoud. Ismaël donna ordre de construire des forts à Alil, à Guigou, à Sekhoura, à Tochoukt, à Dar-Ettema, à Remaioust, à Qasr-Beni-Methir et à Moulouïa. Les Berbères s'étaient dispersés et retranchés dans les défilés de la montagne d'Elayyachi. Pour les tenir en respect, le sultan resta campé une année entière sur les bords de la Moulouïa, attendant l'achèvement de la construction des forts dans chacun desquels il installa ensuite une garnison de quatre cents Abids. Serrés de près et manquant de vivres, les Berbères envoyèrent une députation exprimer leur repentir et annoncer leur soumission. Ismaël consentit à leur accorder l'aman, à la condition qu'ils livreraient leurs armes et leurs chevaux. Cette remise qui fut faite intégralement, assura la pacification définitive de ce quartier oriental du Djebel Deren (Atlas) ». Aboulqasem-ben-Ahmed-*ez-Zaiani*. *Ettordjman elmoarib*... Traduction Houdas, page 38. M. E.-F. Gauthier dans un récent article relatif à Médinat ou Dai (*Hespéris*, 1926, p. 5 et suivantes) signale également de nombreux et bien curieux précédents de la politique chérifienne vis-à-vis des Berbères du Moyen Atlas.

que viennent aider les secours apportés par les Sociétés de Prévoyance agricoles, sous forme d'avances de semences ou de cheptel. A chaque nouveau poste s'accrole un souk ou marché, auquel peuvent se ravitailler les tribus soumises, dont l'accès est ouvert par faveur aux tribus en voie de soumission, mais irrémédiablement fermés aux irréductibles. Et la chronique journalière est remplie de tentatives faites par ces derniers pour forcer la consigne.

Quelles raisons retenaient donc en siba des gens pour qui la soumission représentait tant d'avantages? Il ne faut point les chercher dans ce que nous appelons le patriotisme, sentiment de conscience nationale collectif tout à fait ignoré des Berbères dont l'individualisme foncier ne conçoit d'unification durable ni dans l'ordre religieux, ni dans l'ordre politique, mais seulement des rassemblements momentanés pour un objet déterminé, à courte échéance, et aussitôt dissous. De même est à rejeter aussi l'amour de la liberté, tel que nous la concevons. Car pour les Berbères la liberté n'implique pas, avec le droit de disposer d'eux-mêmes, le respect du même droit chez le voisin, mais consiste au contraire dans la possibilité de réduire les autres clans sous leur dépendance et par les moyens les plus tyranniques. Ce n'est même pas à proprement parler l'amour-propre, malgré l'habitude locale qui impose comme préliminaire à toute soumission, un dernier combat qu'on sait perdre d'avance, et auquel on a donné le nom de baroud d'honneur. Les raisons de la résistance sont pour la masse la crainte de l'inconnu qui va changer les habitudes et rayer la brutalité comme moyen d'action, les influences intéressées dont les excitations entretiennent la xénophobie, les réactions de la politique locale (querelles de lefs, rivalités de personnes, etc.) : en deux mots l'ignorance et la routine traditionnelle. La preuve en est dans le changement immédiat qui s'opère dès que le contact a été pris après la résistance vaincue, et, sans s'illusionner sur le fond des sentiments, dans le loyalisme effectif qui succède sans transition à la haine la plus farouche. On n'insistera jamais assez sur ce fait que le Maroc français a été pour une bonne part conquis par les Marocains ralliés sur les Marocains insoumis.

Chez les chefs, la résistance s'alimente à des sources plus complexes. Quelques-unes ont déjà été signalées : excitations exté-

rieures; volonté de défendre un ordre de choses dont on monopolise les profits, etc. Chez quelques personnages (on ne saurait nommer qu'un ou deux exemples), existe aussi un sentiment fait d'attachement entêté à un état de choses ancien et qui apparaît parfois périmé à ceux-là même, qui s'acharnent le plus à le vouloir maintenir. À ce titre rien n'est plus caractéristique que la succession des événements qui précéda la soumission des Zaïan, et ce scénario qui s'est renouvelé à chaque moment de la conquête, hier encore avec Sidi Raho, en même temps qu'il offre un bon exemple des modalités de la pacification, évitera la monotonie des redites.

L'histoire de cette confédération berbère se confond avec celle de Moha ou Hammou es Zaïani¹, son chef depuis 1877. Le caïd, après avoir imposé sa domination aux tribus de son entourage, marié une de ses filles aux sultans (Lalla Fatouma passa du harem de Moulay Abd el Aziz à celui de Moulay Hafid en 1907), fait de son centre politique Khénifra une sorte de capitale mi-marché mi-Capoue, traita longtemps d'égal à égal avec les souverains. Moulay Hafid est trop heureux de faire d'un des fils, Haoussa, un pacha de Fez. Mais le Zaïani se heurte et résiste en vain à la pénétration française; chassé de Khénifra en 1914, il pense à l'occasion de la guerre européenne, reprendre son ancienne puissance. Sa victoire d'El Herri où il détruisit la colonne Laverdure imprudemment engagée, est sans lendemain. Il se réfugie dans la montagne et s'efforce de grouper sous son commandement la résistance dispersée entre les Moha ou Saïd, Mohammed Aguebli, Ali Amaouch. Partage de butin, ou partage d'influence amène bientôt des scissions qu'enveniment encore les souffrances des Zaïans traînés dans la montagne à la suite du Caïd. Pour endiguer le mécontentement populaire, il partage le commandement de ses tribus entre ses fils et ses neveux, en ayant soin d'ailleurs de ne jamais mettre une tribu tout entière sous les ordres du même chef afin de créer des rivalités dont il jouera pour mater la moindre velléité de révolte. Cette rouerie qui, en érigeant l'instabilité administrative en principe gouvernemental favorise toutes les exactions, ajoute

1. Cf. Marquis de Segonzac, les Zaïans, in *Afrique Française*, 1917, *Renseignements coloniaux*, n° 12.

aux difficultés économiques et fomentent des haines dont se ressentent les attitudes à notre égard. Un fils du Zaïani, Miami ould el Fassia, attire dans un guet-apens et tue le capitaine Taillade qui s'était rendu, le 20 octobre 1917, avec quelques compagnons à une entrevue non loin du poste de Sidi Lamine, tandis qu'un autre de ses fils Hassan installé avec notre aveu à Akellal entre en relations avec le poste de Khénifra, se préparant aussi à jouer la carte française, à l'exemple de son frère Bou Azza qui s'est ouvertement rallié à nous, à la suite de discussions avec son père.

Nos officiers de renseignements utilisent l'influence de ces chefs mais, avec quel doigté! Hassan est suspect aux yeux des siens; le découvrir serait annihiler d'un coup son prestige sans aucun résultat pour nous : le fruit n'est pas mûr. Durant des mois les relations se poursuivent en grand mystère; des visites s'échangent la nuit, tandis que Bou Azza bat l'estrade en avant et en arrière coopérant aux coups de mains de nos partisans qu'il mène souvent, visitant le Maroc pacifié qu'il admire, infiniment flatté de l'accueil que lui réservent sultan et résident général et dont il ne se fait pas faute de répandre le récit aux abords de la montagne. Celle-ci est secouée par les futurs héritiers de cet empire d'Alexandre qu'est la confédération Zaïan. Fils et neveux de Moha ou Hammou se livrent de durs combats et notre appui est sollicité par les deux lefs et même par le chef des insoumis irréductibles Ou el Aidi. Éconduit, tant son attitude est brutale et incertaine, celui-ci se retourne vers les autres dissidents, Moha ou Saïd, Sidi Raho, tout en cherchant l'occasion d'obliger son frère Hassan à se démasquer et à prendre nettement position : Hassan visitera-t-il le sultan qui pour se rendre de Marrakech à Fez fait étape à Moulay Bou Azza? Conduira-t-il l'attaque du djich qui s'apprête à piller le convoi de ravitaillement en marche vers Khénifra? Hassan ruse, prétexte des déplacements de chasse, retarde l'envoi d'instructions, laisse piller quelques marchands retour du souk, victimes imprévues de la politique. Ou el Aidi en est pour ses frais.

L'écho du 11 novembre retentit jusqu'au Moyen Atlas. Miami ould Fassia, l'assassin du capitaine Taillade lui-même fait des avances qui sont repoussées. Malgré une trêve entre les deux lefs zaïans, la lutte sourde continue. Un instant le conflit disparaît

devant les espoirs qu'excite l'apparition d'un maître de l'heure. Mais des insuccès répétés déconsidèrent en quelques mois ce rogui, pseudo-chérif Mustapha. Ou el Aidi qui affecte l'intransigeance et qui joue du cadavre de son fils tué au cours d'une rencontre avec nos partisans, semble incarner la résistance. Mais déjà il évolue; il s'est fâché avec son père, amorce des démarches auprès du poste de Khénifra, pose ses conditions puis, brusquement, le 11 décembre 1919 se rend à merci et immédiatement s'offre à prendre le commandement d'un guich à l'exemple de son frère Bou Azza dont la brillante conduite vient d'être récompensée par l'octroi de la médaille militaire chérifienne. Moha ou Hammou lui-même semble incliner vers nous; il se réconcilie avec Bou Azza; les efforts de ses fils nous le conduiront-ils?

Le vieux caïd résiste, prend prétexte pour gagner du temps de la présence à Khénifra de Ou el Aidi qu'il hait et dont d'ailleurs l'attitude à notre égard est si trouble qu'il faudra bientôt l'éloigner. Le temps presse, le Zaïani se rejette dans les luttes intestines tandis que Hassan se compromet de plus en plus pour notre cause non sans profits pour lui d'ailleurs. A ce moment (printemps 1920) le général Poeymireau avec le groupe mobile de Meknès progresse sur la rive gauche de l'Oum er Rebia et presque sans perte s'installe à la Zaouïa des Ait Ishaq et à Taka Ichian. Cet heureux événement qui entraîne la soumission officielle de Hassan, de son frère Amaroq et de nombreux membres de leur famille est célébré le 2 juin 1920 par une grande fête au cours de laquelle les nouveaux ralliés remettent au général Poeymireau les trophées dont ils s'étaient emparés six ans avant à El-Herri. De nombreuses djemaa de tribus suivent l'exemple des chefs; le commandement du territoire s'organise grâce à la collaboration de Hassan qui devait être quelques mois plus tard nommé Amel des Zaïan avec son frère Amaroq pour khalifat. Moha ou Hammou, bien qu'impressionné par les circonstances, cherche encore à ruser et fait tenter auprès de nos postes une demande de transhumance qu'il sait pourtant inutile. Par contre les tribus nouvellement soumises s'activent aux labours jusqu'à l'extrême limite de leurs possibilités. Le contraste s'accroît entre leur prospérité et la misère à laquelle continuent à se vouer les insoumis; chaque jour quelques fractions de ceux-ci

se détachent. Moha ou Hammou désorienté prête l'oreille aux sollicitations incessantes et de plus en plus instantes de ses fils. Il affecte la neutralité tout en surveillant de loin les escarmouches. Le 27 mars 1921, entendant une fusillade vers Tajougalt au pied du Djebel Akalai, il se porte sur une crête pour assister au baroud et, dit le récit officiel, « nos partisans gagnant du terrain et se rapprochant, ses compagnons l'invitent de façon pressante à quitter son observation. Il refuse; le mouvement de nos partisans s'accroissant, il tire sur leur groupe. Il eut tout juste le temps de brûler trois cartouches et tomba presque immédiatement frappé d'une balle à la gorge. La mort fut instantanée. Deux de ses fils Ahmaroq et Hassan commandaient nos partisans. Moha ou Hammou est mort en chef, à cheval, la carabine au poing, en défendant l'un des derniers coins de cette terre zaïane qu'il avait si âprement convoitée et si rudement conquise; il disparaissait tout juste à temps pour éviter l'humiliation de se soumettre ou celle de vivre en fugitif. »

Par contraste, on pourrait dessiner la silhouette de tel autre personnage, celle de Sidi M'ha el Ahansali, successeur de Sidi Amaouch, d'abord adversaire puis collaborateur actif de notre pacification dans l'Atlas. Mais cette rapide esquisse de la pacification zaïane offre un exemple suffisant des multiples incidents auxquels se heurte notre progression et des méthodes employées pour les résoudre. D'une part anarchie locale non seulement mettant aux prises les tribus mais déchirant les familles; impossibilité pour les vieux chefs comme le Zaïani de comprendre les réalités actuelles; faculté d'adaptation très vive au contraire chez les hommes plus jeunes; compréhension très nette par les tribus de leurs intérêts, une fois écartée la crainte de leurs tyrans locaux; changement de front immédiat chez les ralliés dont le loyalisme est bien rarement pris en défaut. De notre côté connaissance profonde du milieu qui permet de poursuivre des mois, voire des années durant, un apprivoisement particulièrement difficile à diriger au milieu de l'écheveau des complexités journalières; prudence dans la moindre démarche qui peut amener des réactions très dangereuses tant sont désordonnés les réflexes berbères; et surtout, prépondérance donnée aux moyens politiques sur les moyens militaires;

mise en valeur immédiate du pays pacifié au profit des irréductibles d'hier qui témoignent de l'esprit profondément humain, on peut dire ici humanitaire, dans lequel s'accomplit notre pacification marocaine. Là-bas nous ne combattons pas des ennemis, nous instaurons l'ordre chez des « salopards »; qu'on excuse ce terme forgé par l'argot marocain pour désigner les dissidents; il ne mérite pas seulement d'être retenu à cause de la généralité de son emploi, mais parce qu'il illustre par le bon garçonisme de son laisser-aller exempt de haine, la très haute leçon de colonisation que le maréchal Lyautey donnait à ses collaborateurs lorsqu'il leur ordonnait de considérer toujours l'adversaire d'aujourd'hui comme l'auxiliaire de demain.

LA RÉDUCTION DE LA TACHE.

Dans le cadre ainsi tracé du terrain et des adversaires, les opérations proprement militaires apparaissent non plus comme des aventures, mais comme la réalisation de plans successifs qui, dans le recul historique, apparaîtra comme très homogène. Les intervalles de temps disparaîtront et, peut-être, ce qui a occupé le labeur de tant de mois ne tiendra-t-il qu'une ligne dans les manuels scolaires. Aujourd'hui il n'était pas indifférent de signaler les formes de la progression et d'expliquer la durée si variable des étapes.

Revenons aux faits. La jonction sur la Moulouya en octobre 1917 n'était qu'un succès local, qu'il eut fallu exploiter d'une façon fort active; la France ne le pouvait pas et l'occasion perdue devait se répercuter en retards successifs jusqu'en 1926. A défaut d'opérations plus amples, les Ghiata et les Beni Ouarrain sont pressés au nord par le général Aubert de manière à creuser davantage le fossé entre les deux rives de la trouée de Taza et à rendre plus difficile les relations avec Abd el Malek et les agitateurs du front nord. A l'ouest et à l'est, l'agitation des Zaïans et Marmouchas ramenait en juin le général Poeymireau sur le théâtre des opérations de l'année précédente, où, malgré la création du cercle de Midelt destiné à consolider notre établissement sur la Haute Moulouya, se répercutait le soulèvement du Tafilet.

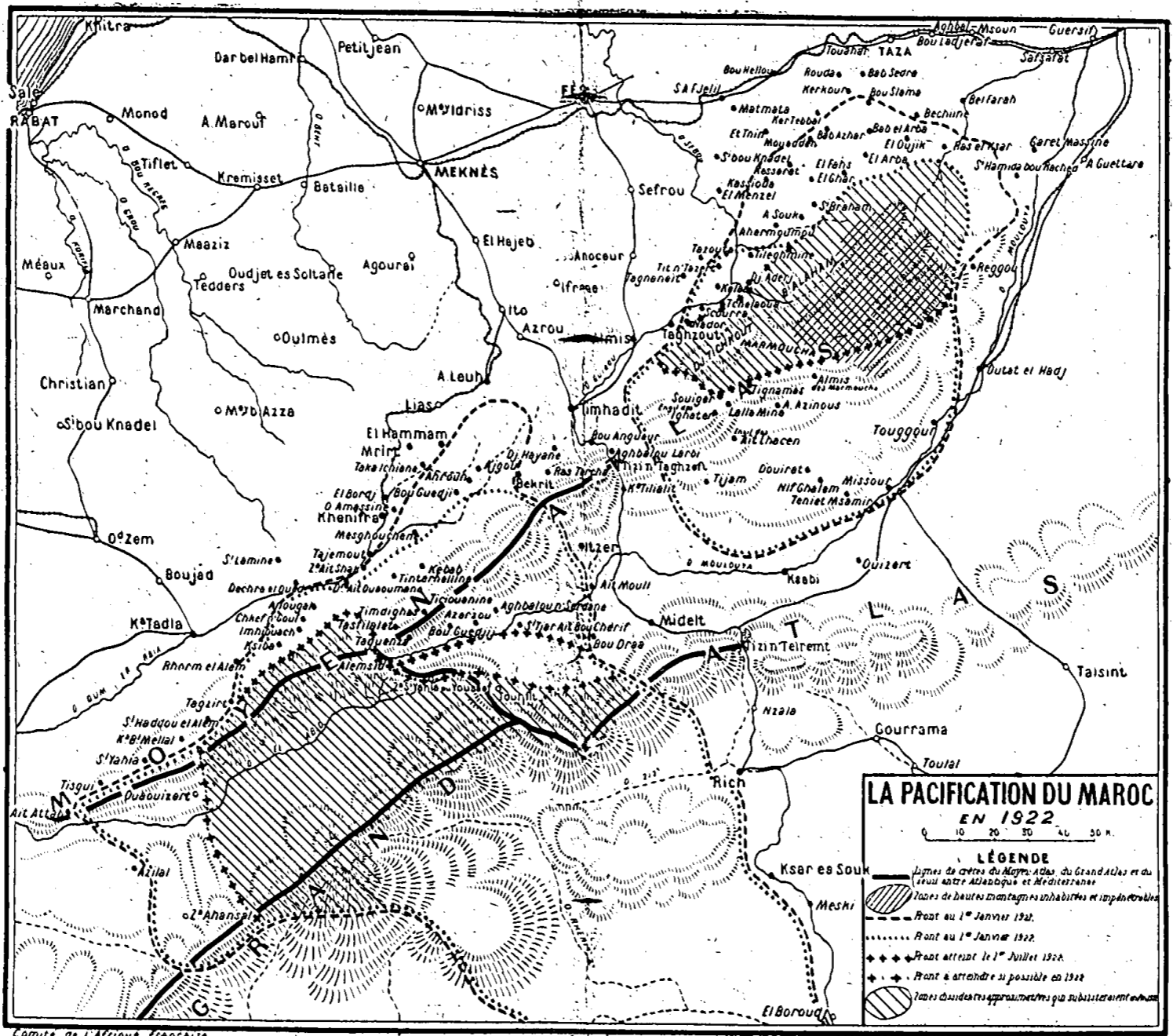
Depuis 1916 cette marche saharienne du Maroc dont l'excentricité ne nécessitait pas une intervention directe était secouée par la formation continuelle de harkas. Pour aider la bonne volonté un peu falotte du khalifa du sultan Moulay el Mehdi une mission militaire française avait été envoyée sur les lieux. Mais les Aït Atta soulevés par l'or allemand distribué par le chérif Moha n' Ifrouten, assaillent à Gaouz (9 août 1918) le colonel Doury. La situation est grave, l'incendie menace de gagner tout le massif montagneux et à ses progrès, le général Lyautey ne peut opposer que des forces à bout de souffle et qu'ont diminuées les renforts envoyés en France au moment de la ruée sur Château-Thierry. Pourtant, tandis que le Hadj Tahmi Glaoui pacha de Marrakech prononce par le sud-est avec ses contingents une diversion heureuse chez les Aït Atta, le général Poeymireau, puis, après la blessure de cet entraîneur d'hommes émérite, le Général en chef lui-même, redressent la situation.

A part les actions nécessitées par des incidents locaux le travail de 1919 va surtout être une « campagne de routes » et de jonctions pour aménager les deux transversales Khénitra-Bou Denib, et Casablanca-Oudjda, dont la possession et l'utilisation assurent la maîtrise du pays. A cette stratégie des lignes de force, laquelle au reste apparaissait alors, et demeure toujours, à la base même de la domination marocaine, allait se surajouter la notion de tache à effacer. On distinguait deux gros foyers de résistance : au nord-est les Beni Ouarrain, au sud-ouest le groupe zaïan-chleuh dont on poursuivait l'encerclement, tout en élargissant la voie Meknès-Bou Denib, pour consolider la liaison à travers la montagne. L'épisode le plus marquant fut la pacification des Zaïans dont il a été question et que complétèrent des poussées chez les Beni bou Nzor sur la moyenne Moulouya et chez les Beni Ouarrain, l'occupation de Kerkour Bou Taïeb en juillet 1920. Le printemps suivant vit se continuer l'exécution du plan. En avril et mai, sous le commandement du général Aubert, des colonnes débouchant par les vallées de l'oued Melloulou et de l'oued Zloul, se rejoignent à Bab el Arba; les Beni Ouarrain encercles par une chaîne dont onze postes forment les maillons, sont mis hors de cause et demandent l'aman, faisant disparaître la dernière inquiétude qui

menaçait la rive méridionale de la trouée de Taza et la jonction ferroviaire Fez-Oudjda, terminée le 14 juillet. Plus au sud, entre la Haute Oum er Rebia et la Haute Moulouya la poche dissidente de Bekrit qui rendait incertaines les communications Fez-Marrakech direct, et Meknès-Bou Denib, était réduite par le général Poeymireau qui avait quelques mois auparavant occupé Ouezzan¹.

Les événements de la zone espagnole obligeaient le front nord à rester passif, aussi tous les efforts de 1922 se portèrent-ils vers la Tache. Dans la zone nord-est, quatre groupements qui s'opposent à notre avance : Beni Alaham, Marmoucha, Aït Youssy, sont pris à parti par le général Aubert qui partant de la Moulouya s'enfonce dans le massif et jalonne son avance par les postes d'Azinous, d'Enjil et d'Almis des Marmouchas, par le colonel Freydenberg qui occupe Ksiba, par le général Decherf qui de Tazouta progresse dans le Djebel Aderj, soumet les Beni Alaham et encercle le Djebel Tichoucht, principal habitat des Aït Tsegrouchen. Le passage à travers le Moyen Atlas par le Tizi n'Tarzeft libre de neige en toutes saisons est largement dégagé au nord en même temps que tombe sous notre contrôle toute une région riche en ressources hydrauliques et forestières. Mais un nouveau problème se précise, celui que pose sur le bord sud de la trouée centrale les groupements Beni Mguild, à cheval sur le Moyen Atlas dont ils tiennent les cols, Ichkern, Aït Ishaq, Aït Yaya, Aït Shokman, gravitant autour de Moha ou Saïd, de la Zaouïa d'Ahansal et renforcés par l'arrière pays insoumis jusqu'au Sahara. Face à ce front, au cours d'une campagne de printemps, le général Poeymireau articulait les colonnes Freydenberg, Théveney, Chambrun, qui atteignaient Tinteghalin (mai), Alemsid (juin) aux sources de l'Oued-el-Abid et striaient le massif de transversales, notamment celle empruntant le Tizi n'Maachou entre Khénifra sur l'Oum er Rebia et Azerzou sur

1. Pour avoir une idée complète de la marche de la pacification, il ne faut pas oublier que les opérations résumées ici se poursuivaient parallèlement à d'autres menées en direction de la limite de la zone franco-espagnole : attaques continues pendant toute la guerre et continuellement repoussées d'Abd el Malek ; occupation d'Ouezzan (octobre 1920), etc. Il convient également de se rappeler que la zone espagnole était le théâtre d'événements considérables (intrigues de Raisouli, désastre d'Anoual (1921), entrée en lutte d'Abd el Kerim) non seulement par leurs effets locaux mais aussi par leur répercussion dans tout le Maroc et l'obligation où ils nous mettaient de prendre de ce côté d'importantes précautions militaires.



Cette carte présente l'ensemble du théâtre des opérations. On jalonne les deux transversales qui se croisent à Meknès : Rabat-Guercif par Khénisset, Fez, Taza et Khénitra-Bou Dneib (hors la carte) par Dar bel Hamri. Timadit, Itzer, Rich. En deux ans (1921-1922) le couloir central s'est considérablement agrandi. Dans la Tache une zone est réputée alors impénétrable. Elle a été occupée récemment.

la Moulouya. A l'automne, le général Daugan partant de Marrakech continuait les opérations amorcées pendant l'été sur le front du Tadla aux avancés de Beni Mellal occupé en 1916 et établissait un verrou analogue à celui posé à Alemsid en s'installant à Ouauizert. Ce centre d'une importance extrême aux points de vue géographique (entre les sources de l'Oued el Abid et les cols du Haut Atlas) et politique (marchés communs aux Chleuhs du nord et aux Chleuhs du sud) outre la soumission de grosses tribus (Aït bou Zid, Aït Atta d'Amalou, etc.) assurait le contract direct avec les marabouts de la zaouïa d'Ahansal, pôle religieux du pays, dont le chef Sidi M'Ha allait se rallier à nous malgré les efforts de quelques-uns des siens, notamment de son cousin Sidi Hoceine ou Temga.

Durant sept mois le collier de force constitué par les postes établis autour de la Tache de Taza devait se resserrer en 1923 par une succession d'opérations confiées au général Poeymireau. Une première phase qui débute au mois de mai avec la belle saison, assurait par la jonction Almis du Guigou-Boulemene-Bou Arfa-Oum Jniba, l'ouverture définitive de la route maghzen, du Trik Soltane : une seconde phase divisait Aït Tsegrouchen et Marmoucha, nous amenait à Bou Khamouj sur le plateau de Taddout et à El-Mers que les légendes locales représentaient jusque-là comme inviolable. Une troisième phase en pays Marmoucha nous conduisait à Imouzer, refoulant les dissidents sur les hauteurs de Meskedal négligé pour l'instant au profit de la jonction des colonnes sur l'Oued Seghina afin de rompre définitivement toute communication entre les Aït Tsegrouchen encerclés dans le Tichoucht, les Marmoucha et les Beni Alaham et protéger par l'occupation du pays des Aït Bazza et de Tsiouant les deux liaisons à travers le massif par Tizi n'Trial et Tizi n'Taïda.

Une semblable activité et l'importance des résultats atteints permettait d'espérer, pour 1924, la disparition définitive de la Tache de Taza. Mais les événements devaient orienter l'attention et bientôt les angoisses d'un autre côté. Les menées d'Abd el Kerim, son attaque brusquée de 1925 forçant de concentrer le maximum des forces vers le nord, obligeaient à maintenir passifs les autres fronts et nous contraignaient ainsi à perdre le bénéfice des opéra-

tions de 1923. Pendant près de deux ans, la Tache, les taches à vrai dire, sont secouées par les rivalités intestines coutumières, mais sans que rien d'effectif ne suive les résolutions annoncées à grand fracas par les chefs dissidents. Il semble que les Berbères, sollicités pourtant d'une façon très active par la propagande rifaine qui se calque étrangement sur la propagande allemande pendant la Guerre, se réservent et attendent pour s'engager un succès incontestable du rogui à défaut de sa victoire au secours de laquelle ils voleraient aussitôt. Ces années pourtant au cours desquelles les troupes sur le pourtour des zones insoumises durent surmonter tant d'heures de lourd cafard, ne furent pas complètement perdues. Une action politique fut menée avec une prudence proportionnée à la situation et permit, l'orage rifain passé, l'action définitive de 1926.

A la fin du printemps dernier, il eût été criminel de négliger les conditions si favorables qui se présentaient pour le suprême effort retardé depuis trois ans. Abd el Kerim venait de se rendre à merci, et si notre victoire rifaine ne décourageait pas les derniers défenseurs d'une pseudo-indépendance nationale, elle privait les derniers insoumis de ravitaillement, des excitations xénophobes et des espoirs qu'ils nourrissaient de notre affaiblissement et devaient faire plier leur entêtement hostile. Le Résident général, M. Steeg, pour bien marquer le caractère des opérations militaires donnait le 25 mai au poste de Souigueur, au pied du Tichoucht, à l'extrême limite de la Tache, un ultime avertissement aux dissidents : « La France généreuse oubliera même les rebellions du passé. » Cette mansuétude avait ébranlé les Berbères et un des chefs des Aït Tsegrouchen, Saïd ou Mohand semblait prêt à demander l'aman. Pourtant, comme il tardait plus que de raison à donner une suite effective à ses vellétés, la parole fut laissée au canon.

L'opération sous la haute direction du général Duffieux se fit en deux temps. A la fin juin, le général Vernois enlevait le massif du Tichoucht qui formait comme un dyke au milieu du pays soumis; à partir du 14 juillet, on s'attaqua à la grande Tache. Les groupes Vernois, Dosse, Freydenberg, Cauvain, Prioux venant des quatre coins de l'horizon, balayaient devant eux le Meskedal, la vallée de l'oued Joua, le pays des Beni Alaham et des Beni Youb. Le capitaine Materne, un moment accroché dans la forêt de Taffert,

maîtrisait les Aït Makbel tandis que nos partisans, conduits par les commandants Denis et Lahure occupant cols et pitons de la grande chaîne du Bou Iblane, font flotter le drapeau tricolore sur le Moussa ou Salah le plus haut sommet du massif. Sidi Raho, notre vieil adversaire de quinze années, s'était rendu au général Duffieux dès le 16 juillet, reddition individuelle qui n'entraîna aucune reddition collective contrairement à celle d'Abd el Kerim qui, elle, fut précédée de la désagrégation des forces roguistes.

Sauf opérations de détails, la grande œuvre était terminée; la Tache de Taza effacée. Rappelant mes souvenirs, je songe à l'émotion profonde éprouvée par Duffieux, Callais, Lahure... devant le rêve accompli. N'eût-on pas traité de fou celui qui durant les premières colonnes sur Fez, Taza, Khénifra, aurait prédit à ces artisans de la pacification débutante qu'ils seraient les ouvriers de la pacification définitive du Maroc?

* * *

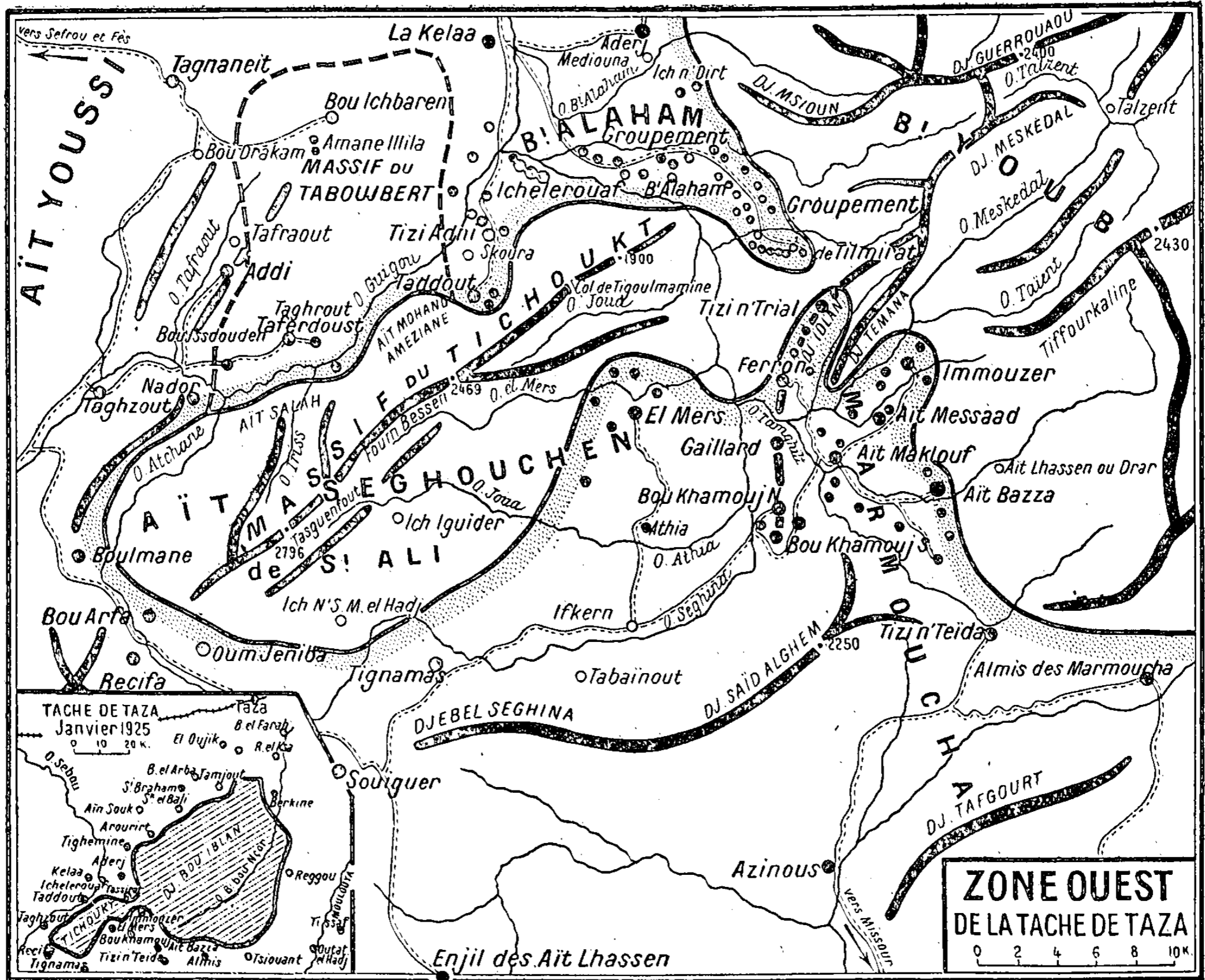
Pacification définitive? Le mot est gros : répond-il à la situation?

Si l'on considère et le Maroc utile, c'est-à-dire la partie du pays facilement accessible, susceptible d'être mise rapidement en valeur avec un rendement certain, et les actions militaires de grande envergure, on peut parler de pacification définitive comme conséquence des opérations qui ont abouti à l'effacement de la Tache de Taza et dont on a tenté ici une très rapide et très incomplète esquisse. Tant qu'a existé cette zone d'insoumission, tous les efforts effectués dans le reste du pays étaient menacés par les djiouch pillards; un foyer d'agitation demeurait continuellement prêt à s'embraser; une bande de territoire nous était interdite dont la position centrale était particulièrement gênante, parce qu'elle coupait le Maroc en deux parties. Si en juillet 1925, Abd el Kerim, par un coup de fortune,

Légende du cliché de la page 509.

Dans la carte on remarquera comment le pédoncule du Tichoukt semble être prêt à se détacher de la Tache.

Le contour de la dissidence (ligne grisée) se modèle sur les accidents du terrain. La coupure qui séparera le Tichoukt de l'ensemble est sérieusement amorcée, un autre étranglement se dessine entre Taddout et El Mers.



avait pris Taza et bouché la trouée, nous eussions été réduits à la seule voie maritime pour l'envoi des renforts et des ravitaillements.

Avec la Tache de Taza, disparaissent tous ces inconvénients et se révèlent d'utiles profits pour notre œuvre marocaine : profits matériels qui découlent de l'accès ouvert dans un pays sous-estimé sans doute à cause de l'ignorance dans laquelle nous nous trouvons à son égard et des difficultés de pénétration qu'il présentait : profits politiques et moraux qu'il serait oiseux d'énumérer. Certes, il ne faut pas attendre de la récente victoire des avantages immédiatement utilisables selon nos conceptions européennes ; c'est le cas de répéter ici le mot célèbre : « Bien taillé, maintenant il faut coudre », et coudre consiste à rendre durable l'appropriation, à dissiper les vieux relents de querelles, à faire revivre le pays, à y instaurer l'ordre : c'est le travail obscur et sans gloire mais d'une portée civilisatrice si haute que vont devoir accomplir nos soldats, à l'exemple de leurs devanciers de la Kabylie algérienne.

Mais, entendre pacification définitive dans le sens que l'effacement de la Tache de Taza était la dernière des opérations militaires au Maroc, serait se réserver bien des désillusions. Outre les accidents locaux qui vont de la simple rébellion d'une fraction de tribu au soulèvement du genre de celui essayé par Abd el Kerim, il reste toutes les questions du sud à résoudre. Déjà l'œuvre est amorcée dans la zone ouest, la très habile politique du général Daugan qui notamment s'inscrit sur le terrain par le réseau serré des routes, nous a permis sans coup férir de progresser dans l'Atlas, le Sous, l'Anti-Atlas et de conjuguer notre action de police saharienne avec celle entreprise en Mauritanie. Plus à l'est, la situation est moins nette. Elle n'est pas menaçante et peut évoluer avec calme dans un sens favorable. Mais combien instable l'équilibre saharien ; combien vite s'allument et se répandent les incendies dans ces marches du désert...

Quoi qu'il en soit, avec l'effacement de la Tache de Taza s'achève le principal effort militaire de notre conquête marocaine. Conquête rapide malgré les difficultés du sol, l'âpreté de la défense, les événements mondiaux : moins de vingt ans ont suffi à la France pour parvenir à ce résultat. Conquête opérée grâce à une méthode ancienne déjà, mais renouvelée pour l'adapter aux moyens et aux

circonstances, et mise en œuvre avec une continuité et une souplesse qui témoignent à la fois de la merveilleuse compréhension des exécutants et de l'incomparable maîtrise des chefs.

Dans la formation de la plus Grande France, cette pénétration marocaine conservera un caractère original. La conquête algérienne paraît avoir été conçue pendant les vingt premières années, du moins selon les principes européens de la guerre qui sont la recherche de l'ennemi et sa destruction, d'où une allure spéciale des opérations : expéditions sillonnant le pays en tous sens, lutte contre le Bey de Constantine, contre Abd el Kader; l'objectif est un objectif militaire. C'est aussi la formule soudanaise des campagnes contre El Hadj Omar, Mahmoudou Lamine ou Samory. A Madagascar, il en est autrement, bien que certains épisodes ne soient pas sans présenter des analogies avec les événements marocains (Marche sur Tananarive, Marche sur Fez). Dans la grande île, le général Gallieni installé au milieu du pays, communique avec la mer par la seule voie Tananarive-Tamatave, il est comme bloqué sur le plateau et toute la conquête doit se faire du centre vers la périphérie. L'objectif n'est plus un objectif humain, on ne poursuit pas tel ou tel chef, on cherche à étendre le rayon de sécurité, c'est un objectif politique.

Au Maroc, la situation de Madagascar apparaît comme renversée, le centre du pays est inaccessible, nous ne tenons en 1907 que deux têtes de pont : Oudjda, Casablanca. Bientôt à la période d'opérations de police, succède la pacification méthodique; il ne s'agit pas d'étendre une tache pacifiée comme autour de Tananarive, mais de résorber au contraire peu à peu la tache de désordre qui menace de couvrir le Maroc tout entier. Le flot doit être refoulé vers l'amont, il faut d'abord protéger le bas-pays par des épis qui divisent les crues et des digues qui les contiennent; puis, utilisant le terrain à mesure qu'on gagne de l'altitude, construire des barrages, installer des verrous, enfin d'un dernier effort, tarir la source même de la dissidence. Objectifs militaires, objectifs politiques sont déterminés ici par la structure du pays; ils sont dominés par des objectifs géographiques.

Certes, le mot tache exprimait bien une réalité, mais si le créateur de cette image s'était montré assez présomptueux pour en prévoir

la disparition rapide, peut-être eût-il emprunté à Balzac le titre de son plus célèbre roman. Pourtant, la Tache de Taza, peau de chagrin marocaine, au rebours de celle imaginée par l'écrivain, n'augmentait pas les périls en se rétrécissant, chacune de ses diminutions accroissait au contraire les conditions favorables et sa disparition assure une base solide et indispensable à l'œuvre de civilisation que poursuit au Maroc la France colonisatrice.

J. LADREIT DE LACHARRIÈRE

Professeur à l'École des Sciences politiques.